

Le souffle des Éphémères

« Cinq minutes », me répétais-je.

C'était le temps qui restait avant que la sonnerie ne retentisse. Je me trouvais en histoire-géographie, dernière heure de cours avant la fin de la semaine. Je regardai par la fenêtre et vis le vent faire trembler les arbres et la nuit recouvrir la ville froide. Nous étions en hiver et depuis ce matin l'ambiance était austère.

La sonnerie retentit. Je me précipitai hors de la salle sans prendre la peine de dire au revoir à qui que ce soit, trop pressée de rentrer chez moi.

« Eleanor ! entendis-je »

Je me retournai pour voir le professeur qui m'appelait, retenant un soupir d'exaspération, je me rapprochai de lui.

« Oui ? lui demandai-je

- Je te trouve distraite depuis quelque temps, dit-il, j'aimerais que tu t'investisses un peu plus dans mon cours. »

Je me retins de justesse de lui dire qu'étudier l'entre-deux-guerres ne m'intéressait absolument pas.

« Je ferai des efforts, monsieur, promis-je dans le vide, veuillez m'excuser, mais si je ne pars pas maintenant je risque de louper mon bus. »

Il se retourna brusquement et me plaqua contre le mur avec une force que je n'aurais pas soupçonnée.

« NOOOOOOONN, hurla-t-il, tu ne dois pas retourner chez toi, ils vont venir te chercher toi aussi, je le sais, n'y va pas, reste ici, promets-moi de ne pas y aller, promets-le-moi ! me répéta-t-il. »

Il y avait dans ses yeux une telle folie que je m'en retrouvai paralysée de peur. Je cherchai un moyen de me débarrasser de lui ou d'appeler à l'aide, mais le lycée était désert à cette heure-ci. Prise d'un excès d'adrénaline, je le repoussai plus fort que je m'en croyais capable, son pied glissa sur la lanière de son sac et sa tête se

fracassa contre le coin de son bureau. Sans perdre une seconde, je pris mes affaires et courus aussi vite que je pus, sans me retourner. Une fois dehors, je me rendis à l'évidence que prendre le bus n'était plus une option, l'extérieur du lycée était sombre et désert. Je ne pris pas la peine d'attendre le prochain et continuais mon chemin en direction de chez moi. Il avait fallu que ce soit pile ce jour-là que j'oublie mon téléphone. Il ne me restait plus qu'à devoir marcher une heure dans le froid et la nuit. Durant le trajet, je me repassai en boucle ce que m'avait dit Monsieur Moreau. Je secouai la tête pour oublier tout ça, en me disant qu'il devait sûrement avoir des problèmes psychologiques. En y repensant, j'eus presque de la peine pour lui, il était vieux et veuf, sans enfants, et passait ses journées à enseigner une matière dont tout le monde se fichait. Après une vingtaine de minutes de marche, j'eus l'impression d'être observée, puis trouvant cette idée ridicule, je rigolai toute seule et continuai mon chemin. Quand je reconnus mon quartier, je me mis à courir, ne m'arrêtant qu'une fois dans l'allée de ma maison. Je me précipitai vers la porte d'entrée, mais celle-ci était verrouillée. Fronçant les sourcils, je sortis les clés de mon sac et pénétraï dans la maison avec une certaine prudence. Les lumières étaient éteintes, mais tout me sembla calme.

« Papa, maman ? appelai-je »

Seul le silence me répondit. Je vis alors un mot sur la table que je lus à voix haute, sûrement pour me rassurer.

« Ton père et moi sommes allés au restaurant et ton frère est chez des amis. Si tu as faim, tu devrais trouver des restes dans le frigo. On devrait rentrer vers 22 heures. Pas de bêtises, à tout à l'heure, Maman. »

Je regardais l'horloge et vis qu'il était 19h30. « Génial, murmurai-je »

Soupirant, j'allais chercher mon téléphone et j'eus le plaisir de le voir complètement déchargé. Était-il vraiment possible de passer une journée aussi pourrie ? J'hésitai à monter dans ma chambre pour ouvrir ma boîte à souvenirs qui renfermait tout ce à quoi je tenais le plus, mais je décidai de ne pas y aller, la situation n'était pas assez critique pour que je l'ouvre. Je me dirigeai donc vers le

canapé et m'affalai dessus en poussant un soupir de plaisir, puis allumai la télé. Aux alentours de 20 heures, j'entendis une porte claquer, je sursautais si fort que je faillis en tomber du canapé.

« Quelle froussarde, me dis-je à moi-même ».

Au moment où je me levais, je sentis un brouillard embrumer ma tête, et ce fut comme si j'étais déconnectée de la réalité, j'étais vaguement consciente de marcher et de monter les escaliers. Je m'enfonçais lentement dans le couloir, vers une pièce qui nous servait de débarras, les volets n'étaient jamais ouverts, le parquet grinçait à chaque pas et tout était recouvert d'au moins un centimètre de poussière. Devant la porte, mon instinct me hurlait de ne pas entrer, mais toute ma volonté ne suffit pas à combattre le brouillard. Alors, contre mon gré, j'appuyai sur la poignée et la porte s'ouvrit dans un grincement qui résonna dans toute la maison, des gouttes de sueur coulaient sur mon front tandis que je pénétrais lentement dans la pièce. J'avais froid, mais ce n'était pas à cause de la température, mais plutôt de la terreur qui me paralysait intérieurement, plus j'avais, plus j'avais l'impression de marcher en direction de ma mort. En passant entre un canapé recouvert d'un drap blanc et un vieux meuble en bois, je me cognais violemment le genou contre le meuble, et, d'un coup, le brouillard disparut. Reprenant mes esprits, je courus en direction de la porte pour m'enfuir, mais la porte se referma brusquement dans un claquement sourd. Je m'arrêtai brusquement et tournai sur moi-même pour chercher ce qui aurait pu provoquer cela. Ma vision s'habitua peu à peu à l'obscurité qui m'enveloppait et je remarquai que certains meubles à l'écart des autres avaient été déplacés depuis la dernière fois que j'étais venue. Trouvant cela étrange, je me dirigeais vers le fond de la pièce et découvris un petit bureau ainsi qu'un matelas disposé de façon à ce qu'on ne puisse rien voir en entrant dans la pièce. Ma curiosité fut piquée quand je vis une pile de documents posés sur le bureau. Les prenant en main, je fus horrifiée de voir une photo de moi ainsi que pleins d'informations personnelles me concernant. Je regardais plus attentivement le lit et le bureau et compris que

la personne qui avait élu domicile ici devait être là depuis un petit moment. En relisant le dossier me concernant, les paroles de mon professeur me revenaient en tête. Soudain, je compris que Monsieur Moreau n'était pas fou, et j'eus un mauvais pressentiment qui me fit courir jusqu'à la porte. Mais, à seulement un mètre de celle-ci, une forme vaporeuse aux contours indéfinissables traversa le mur. J'étais tétanisée, car, malgré sa forme éphémère, elle était effroyable. Elle avait des sortes de bras et de jambes presque indéfinissables qui ressemblaient plus à des tentacules qu'à autre chose. Son corps, tout en long, paraissait faire deux fois ma taille et sa tête – si on pouvait appeler ça comme ça – n'était constituée seulement que d'orbites vacants et d'une bouche tellement difforme que je dus me retenir pour ne pas vomir. Je n'eus pas le temps de bouger qu'il inspira d'une voix rocailleuse et souffla dans ma direction. Un frisson désagréable s'empara de moi, mais, au lieu de m'embrumer l'esprit, il s'infiltra dans mon corps, écartant mes poumons avant de se loger dans ceux-ci. Quand je voulus inspirer, l'air se bloqua et mes poumons se contractèrent, provoquant une douleur si fulgurante qu'elle me fit tomber à genoux. Un sourire cruel se dessina lentement sur le visage de la chose pendant que je suffoquais lentement, à l'agonie. Mes poumons me brûlaient et la panique s'emparait de moi tandis que je gesticulais sur le sol en quête d'air. Je sentis mes forces me quitter peu à peu et des points noirs apparaître devant mes yeux avant le noir complet.

J'avais mal. C'était d'ailleurs sûrement cette douleur qui m'avait réveillée. J'ouvris les yeux avec difficulté, et les plissai aussitôt, aveuglé par la lumière qui m'environnait. Relevant la tête, je regardai tout autour de moi, et restai paralysée de stupeur face au spectacle qui m'attendait. Il y avait une centaine de personnes, comme moi en train de tousser, la douleur se lisant sur leurs visages. Certains étaient encore évanouis, d'autres pleuraient, de peur sûrement, et enfin les derniers analysaient la situation, tout comme moi. Ces gens devaient avoir entre dix et dix-huit ans et tous étaient terrorisés. Je mis un certain temps à essayer de comprendre là où je me trouvais, sans succès. Nous étions dans une sorte d'arène,

assis sur de la terre sèche et le climat était sec et aride, ce qui contrastait nettement avec le froid glacial et le vent polaire que je ressentais. Mon regard, qui ne cessait de balayer les environs, rencontra des yeux verts qui me fixaient depuis un certain temps. Méfiante, je détaillais son propriétaire à la recherche de signes suspects chez lui. Il portait un jean des plus banal, avec un tee-shirt ainsi qu'une veste froissée, comme s'il avait dormi avec - ce qui était, à peu de choses près le cas - et ses cheveux, d'un noir corbeau étaient ébouriffés. La peur se lisait dans ses yeux, mais son attitude ne laissait rien transparaître. En un seul mouvement, il fut debout et se dirigea droit sur moi, s'attirant au passage tous les regards. Il paraissait mener un débat intérieur, avant d'engager la conversation, ce qui me soulagea un peu.

« Ça va ? Est-ce que tu sais où on est ? me questionna-t-il avec curiosité.

- Pas la moindre idée, désolé, mais je n'ai aucun souvenir depuis que... »

Soudain, j'interrompis ma phrase en sentant ce courant d'air qui m'était maintenant devenu familier remonter lentement dans mon dos. Mais, avant que le brouillard n'envahisse mon cerveau, je vis le regard des gens autour de moi se vider de toutes émotions, puis le mien fut plongé dans le même état que le leur. Un ordre discret, mais terrifiant, qui semblait venir directement de mon cerveau m'ordonnait de me lever et de me mettre en rang, ce à quoi j'obéis sans pouvoir contrôler mes mouvements. Je me dirigeai vers une grande queue qui s'était déjà formée, quand quelqu'un me bouscula assez fort pour que je tombe par terre. Au moment où je voulus me relever, une fille avec des talons hauts me marcha sur la main avec tant de force que je me mis à saigner. Mais, la seconde d'après, le brouillard qui m'embrumait l'esprit disparut si vite que je me demandais si je ne l'avais pas rêvé. Après un instant de réflexion, cela me sembla si évident que je me demandais comment j'avais pu passer à côté de cela. Je m'étais cogné le genou contre le meuble et maintenant, je venais de me faire écraser la main sous une chaussure. Chaque fois que je me faisais mal, le brouillard disparaissait aussi vite qu'il était venu. La douleur était donc le moyen de se libérer de cette emprise

psychologique. Je me rangeais bien sagement derrière les autres en essayant d'adopter la même attitude qu'eux. Sentant une présence derrière moi, je me retournais et vis le garçon de tout à l'heure, le regard perdu dans le vide. Sans plus y réfléchir, je le pinçais discrètement, mais assez fort pour qu'il sorte de cet état, en me demandant si ce geste était égoïste ou non. Voyant ses yeux redevenir normaux, je pus de nouveau respirer normalement.

Au bout de ce qui me sembla une heure entière, les choses que j'avais surnommées les Éphémères disparurent à l'endroit où je les avais vues arriver, ce qui confirmait mes doutes. Quand j'estimais que j'avais attendu assez longtemps, je pris le risque de donner des explications à l'individu qui se trouvait derrière moi.

« C'est la douleur qui nous permet de sortir de cet état, expliquais-je

- Merci alors, je retiens, me dit-il. Au fait, c'est quoi ton prénom ?

- Eleanor, répondis-je, et toi ?

- Adrian. J'ai toujours détesté de mon prénom, m'avoua-t-il.

- Je vois que je ne suis finalement pas la seule, rigolais-je »

Je l'entendis rigoler doucement avant qu'un hurlement ne déchire le silence pesant qui régnait. Tout le monde s'était écarté d'un seul mouvement et je supposai que cela devait venir d'un ordre insufflé directement dans leur esprit. En essayant de me fondre dans la masse, je perdis Adrian de vue, mais je ne pouvais me permettre de le chercher sans attirer l'attention. Un autre hurlement me sortit de ma stupeur et mon regard s'attachait à la scène qui se déroulait devant mes yeux. Un Éphémère se tenait au-dessus d'une fille qui devait avoir onze ans, tout au plus, et un lien d'une couleur bleue électrique liait la bouche de la chose au front de la petite qui affichait un visage de pure agonie. L'Éphémère, quant à lui, semblait être au maximum du plaisir, si j'en croyais son « visage », j'avais même l'impression que plus le temps passait, plus il grossissait, comme s'il se... nourrissait. Oui, c'est ça, il se nourrissait de la jeune fille qui ne pouvait se débattre sous l'emprise du souffle. Mais, la douleur était censée nous faire sortir de cet

état-là. Je n'eus pas besoin d'attendre beaucoup de temps avant de comprendre pourquoi elle n'était pas libérée du souffle. En réalité, cela me paraissait durer une éternité, je ne compris seulement quand je vis le lien être rompu et la jeune fille se mettre en boule, de la bave dégoulinant de sa bouche, le regard complètement vide de toute émotion. Cette vision d'horreur me brisa le cœur autant qu'elle me terrifiait. L'éphémère ne se nourrissait pas de la jeune fille en général, mais seulement de son esprit. Cette horreur dura pendant des heures et des heures durant lesquelles je vis des dizaines d'innocents devenir des corps sans esprits, vide de tout, pour toujours. Pendant ce temps, Adrian avait réussi à se glisser derrière moi, il était le seul à pouvoir m'apporter un petit peu de réconfort dans ce cauchemar éveillé. Lorsque ce fut à mon tour, je me retournai vers Adrian, les yeux pleins de larmes, prête à lui faire mes adieux, quand il me prit les mains et me glissa une gourmette en argent dedans.

« Adieu, me dit-il, et fait attention à ma gourmette, s'il te plaît, c'est ce à quoi je tiens le plus. »

Hochant la tête pour unique réponse, je le regardais prendre le chemin que tous les autres avaient pris avant lui, me sentant lâche de ne pas le prendre à sa place. C'est alors que l'Éphémère commença à créer le lien bleu électrique qui semblait briller cent fois plus que tout à l'heure et... Adrian se mit à hurler à s'en arracher les cordes vocales, la souffrance marquée sur son beau visage. Je pus retenir mes larmes en le voyant tomber au sol, sans aucune émotion, de la bave coulant au coin de sa bouche. Il l'avait fait exprès, il s'était sacrifié pour me donner une chance de m'en sortir alors que nous nous connaissions depuis seulement quelques heures, et j'avais compris comment m'en sortir grâce à lui. Essuyant mes larmes, j'empruntais ce chemin que trop de personnes avaient foulé, en serrant la gourmette jusqu'à ce que je me mette à saigner. Quand je fus en face de l'Éphémère, je sentis la peur m'envahir, mais je respirais calmement pour l'éloigner de moi. Des frissons me parcoururent l'échine quand il s'attacha à mon front et essaya de faire sortir mon esprit de mon corps. Je sentis l'air frais monter

le long de mon dos, et embrumer légèrement ma tête, alors je serrais la gourmette tellement fort qu'elle pénétra dans ma chair et la douleur faillit m'arracher un gémissement. Comprenant que rien de ce qu'ils faisaient ne fonctionnait sur moi, le lien disparut et fut remplacé par une respiration rocailleuse et une sensation que je connaissais. La douleur était tellement insupportable, que je m'évanouis, la gourmette en main.

Je me réveillai en sursaut, dans mon lit, toussant comme une folle. Je transpirai à grosses gouttes et je dus m'appuyer contre le mur pour reprendre mes esprits. Je me repassai en boucle mon cauchemar en pensant sérieusement que je devrais arrêter de lire du fantastique et de la science-fiction. Secouant la tête pour reprendre mes esprits, je vis la lumière du jour à travers les rideaux et entendis ma mère m'appeler pour déjeuner. Regardant mon réveil, je vis marquer 12h30, visiblement mes cauchemars me faisaient dormir plus que nécessaire. Mais à l'instant où je détournais le regard du réveil, la vision de quelque chose me glaça le sang. Une gourmette en argent posé sur ma table de chevet. Les mains tremblantes, je la pris et lus l'inscription à voix basse, terrorisée : « Adrian TURLAK ». Les larmes aux yeux, je la retournai et lus de nouveau : « Écouter avec les oreilles, regarder avec les yeux, c'est assez original ». Je ne compris pas le sens de cette phrase, mais je me souvins qu'il l'avait répété assez souvent, m'avouant que c'était la réplique préférée de son père avant sa mort.

Regardant ma main, je la vis profondément entaillée par cette gourmette qui m'avait sauvé la vie. Comprenant que ce cauchemar n'en était pas un, je m'effondrai sur mon lit en hurlant, me tenant la tête de désespoir, comme si mon esprit allait s'échapper.